

« L'ABBÉ PIERRE - UNE VIE DE COMBATS » DE FRÉDÉRIC TELLIER

# « La voix de l'abbé Pierre est moderne, universelle »

Après Lambert Wilson dans *Hiver 54* (1989), Benjamin Lavernhe, de la Comédie française, revêt la soutane et le béret de l'abbé Pierre, soucieux de « la vérité de l'homme » qu'il a eu besoin de rencontrer à travers ses écrits pour se sentir légitime, en droit de l'incarner.

Ce rôle revêt-il pour vous un sens particulier, compte tenu de l'importance historique de l'abbé Pierre ?

C'est sans doute un projet qui a plus de sens qu'un autre, puisque c'est un film engagé, sans être donneur de leçons. J'ai envie que les gens sortent en étant remués positivement. Comme un électrochoc qui les réveille. Moi, je l'ai vécu comme ça. Car cela va aussi avec des valeurs que j'avais envie de défendre. Alors c'est une fierté, un honneur de faire résonner la voix de l'abbé Pierre aujourd'hui. Que le cinéma puisse être une autre manière de remettre sur la place publique, ce qui est fondamental : protéger d'abord les plus faibles. La voix de l'abbé Pierre est moderne, contemporaine, universelle, et il faut la faire entendre aux jeunes générations qui ne savent pas qui il est. Son combat continue et on peut changer les choses. Il faut garder espoir.

**Son indignation, sa parole libre et révoltée vous interpellent ?**

Il est sans langue de bois. Il a un talent de tribun, en dehors de tout discours politique policé, ce qui le rend formidable. Il vous foute les poils, les larmes aux yeux. Enormément de choses passent par ses prises de parole. Sa sensibilité aussi, parce que l'abbé Pierre est un homme adapté qui a sauvé le monde. Qui l'a changé, en tout cas. Il est solide, a une empathie qui le dévore, de la détermination, mais il lui arrive de s'effondrer, en larmes : il renaît de ses cendres en permanence.

**L'orateur que fut l'abbé Pierre est-il du pain bénit pour un acteur ?**

Il avait des fulgurances et des saillies dans ses discours qu'il improvisait énormément. À partir de quelques mots griffonnés, il faisait une conférence avec du



Benjamin Lavernhe, porté par une espèce de foi artistique, pour approcher la sensibilité, les émotions, les chagrins, les colères de l'abbé Pierre. Photos Jérôme PRÉBOIS



## Benjamin Lavernhe, bonté divine

Le digne contre l'indigne, le juste contre l'injuste, la lumière contre l'obscurité. L'abbé Pierre, de son vrai nom Henri Grouès, fut un homme ayant foi en l'humain, en l'altérité, en la solidarité, en la bonté. Il fut un homme de bien pour ceux qui n'ont rien. Rien que l'on ne sache déjà de la grandeur de sa cause en faveur des plus pauvres - le combat de sa vie - est là, dans le biopic appliqué de Frédéric Tellier, « à 98 % vrai ». Laurent Desmard, le dernier secrétaire particulier de l'abbé mort en 2007 à l'âge de 94 ans, a fait des consultations pendant toute l'écriture du scénario.

La célébration hagiographique de Tellier parcourt les grands moments d'un destin exceptionnel, qui ont fait d'un jeune homme de la bourgeoisie lyonnaise un noble d'âme, saint François d'Assise du XX<sup>e</sup> siècle, humble et dévoué. Les années 30 dans un monastère cistercien, où le chétif Henri Grouès s'éroule, à force d'ascèse. Les années 40 de la Seconde Guerre mondiale, le Vercors, la résistance, la rencontre dans le Lyon de 1943 avec Lucie Coutaz (Emmanuelle Ber-

cot), son amie, sa conscience, celle qui lui donna son éternelle identité d'abbé Pierre. Les années 50 au service des plus démunis, avec Emmaüs et ses chiffonniers, l'appel de l'hiver 1954 dont les images d'archives appuient la reconstitution de la tragédie.

Sa foi, sa croyance, sa spiritualité sont à peine mis en scène. Le silence et la méditation ne tiennent pas le premier plan, mais sa sainteté sociale, sa lutte contre la pauvreté et l'injustice. Benjamin Lavernhe donne une qualité supérieure à ce biopic saturé d'effets cinématographiques et de musique emphatique, à mille lieues du dénuement et de l'humilité de l'abbé. C'est pas tant la ressemblance physique et le phrasé retrouvé de la voix de la colère humanitaire qui étonnent, que la dévotion du comédien. Seul, à Assise, en Italie, dans les pas de l'abbé Pierre pour qui tout a commencé là-bas, sur la colline sacrée de Saint-François, lieu de la révélation de sa vocation, Benjamin Lavernhe est entré en communion avec lui.

Durée : 2 h 18.

panache. Il était très érudit. Aujourd'hui, c'est vrai qu'on n'a pas très envie d'entendre ça. Mais il osait des choses. Il sortait du rang. J'aime beaucoup quand il dit que l'Homme, seul animal doué de raison, doit réguler ses instincts, s'ouvrir à la fraternité et à la solidarité, qui sont notre salut.

**Comment se préparer à devenir un grand homme ?**

J'ai lu tout ce que je pouvais. Il y a de nombreux ouvrages, avec des choses assez consensuelles ou qu'on sait déjà, mais j'ai voulu en savoir plus, alors je me suis

intéressé à ses journaux intimes. Il en a beaucoup écrit, dans sa jeunesse. J'ai lu *Je voulais être marin, missionnaire ou brigand*, qui réunit ses carnets intimes et ses pensées.

**Fallait-il chercher l'homme derrière l'icône, derrière le mythe ?**

Oui. Parce qu'il a une vie romanesque. Dans les échanges épistolaires avec son meilleur ami, François Garbit, mort à la guerre en 1941, il confie ses émotions, son désarroi. François essaie de consoler et d'aider l'abbé Pierre à trouver du sens à sa vie. L'abbé

Pierre aimait qu'on parle de son action, pas de lui. Mais c'est aussi en parlant de lui qu'on parle de son action.

**Comment conserver sa part héroïque, sans le sacraliser ?**

Forcément, il incarne quelque chose de puissant. Il nous fallait conserver la force de sa parole attachée à sa personnalité. S'il avait été effacé, on ne l'aurait pas entendu de la même manière. Son talent d'acteur, d'orateur, sa théâtralité sont liés à sa sincérité. Ce sont des cris du cœur.

Propos recueillis par Nathalie CHIFFLET